

## L'histoire

Ce mot a deux grandes définitions. Il renvoie d'abord à ce qu'il s'est déroulé dans le passé.

Mais l'histoire, c'est aussi le récit au moment présent de ce qu'il s'est passé. Dans ce cas, l'histoire est avant tout un discours sur le passé, sur la réalité passée.

Suivant le sens du mot « histoire », il y a donc deux grandes problématiques :

1) L'histoire a-t-elle un sens ? Y a-t-il une direction, une logique dans la manière dont les faits, les événements se succèdent dans le temps ?

Cette première question renvoie à ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire.

2) Comment l'être humain peut-il rendre compte objectivement du passé ? L'histoire peut-elle être considérée comme une science ? L'historien ne reste-t-il pas au contraire prisonnier de son optique culturelle, politique, lorsqu'il se tourne vers le passé pour essayer de le comprendre ?

Ce deuxième ensemble de questions renvoie à l'épistémologie (la philosophie des sciences).

## I L'histoire a-t-elle un sens ?

### A) Les sociétés primitives ou le refus du temps linéaire

Les sociétés primitives ont une vision cyclique du temps : le temps est un cercle qui tourne toujours sur lui-même, qui revient toujours à son point de départ. Cette vision du temps s'inspire du cycle naturel annuel et elle se développe sous la forme d'une mythologie cosmogonique.

Le mythe est un récit qui porte sur les origines de l'humanité et de l'univers. Tout ce qui est cosmogonique raconte le commencement de monde, de l'univers.

Le rôle de l'être humain, c'est de répéter aussi précisément que possible la vie des premiers hommes parce que c'est cette répétition qui fait la valeur de l'existence humaine. C'est pour cela qu'on parle aussi de sociétés traditionnelles.

Dans cette vision du temps, comment est perçu l'inhabituel, l'imprévu, l'événement ?

- On va interpréter cet événement en le ramenant au récit mythologique.
- Lorsque l'événement résiste à cette interprétation, il est perçu comme une anomalie, une manifestation du chaos et le chamane est convoqué pour réduire, pour résorber cette anomalie (exemple : la transe chamanique lors des éclipses de Soleil)

Remarque : Pourquoi l'expression « société primitive » est-elle critiquable ?

Les hommes « primitifs » sont en fait des êtres humains à part entière : pour eux comme pour nous, le rapport à la réalité passe par la réflexion, la représentation et l'interprétation. Pour le soi-disant primitif comme pour nous, la réalité n'est jamais directement vue, elle est toujours d'abord pensée.

La différence principale entre nous, c'est que, dans les sociétés primitives, c'est le mythe, la tradition, qui organisent la pensée. On peut donc dire qu'en fait, les sociétés dites primitives sont avant tout des sociétés préhistoriques. Ces sociétés ont un fonctionnement circulaire basé sur la répétition des mythes.

## B) Le développement des civilisations et l'apparition du temps linéaire

Ce changement se produit avec l'accélération des progrès technologiques. Cela fait en fait deux millions d'années que l'évolution de notre espèce est en relation étroite avec l'évolution de nos outils. Mais jusqu'à il y a 10 000 ans, cette évolution technologique est très lente. L'accélération de l'invention technique va jouer un rôle déterminant dans l'évolution de la conscience que les êtres humains ont du temps (les techniques qui nous entourent ne cessent de changer).

Parmi ces évolutions techniques, il y en a une qui va jouer un rôle crucial et faire basculer l'humanité dans l'histoire, c'est l'agriculture (sédentarité, propriété privée, récolte, réserves). C'est à partir de ce moment que la guerre apparaît dans l'histoire et avec elle l'apparition d'une classe de guerriers dont la fonction sociale est de protéger les ressources (de la razzia). Tous ces développements vont faire de la guerre l'un des moteurs de l'histoire humaine.

### Étude du texte de Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident* :

Dans ce texte, Norbert Elias nous parle de l'histoire de l'Europe, et explique l'omniprésence de la guerre dans cette histoire.

« L'accroissement de la population, la consolidation de la propriété terrienne et les difficultés de l'expansion extérieure aboutirent à un renforcement de la compétition pour le sol à l'intérieur. Le désir de s'emparer de nouvelles terres répondait chez les chevaliers peu fortunés au simple besoin de vivre selon leur rang, et chez ceux appartenant aux classes supérieures et riches au besoin d'agrandir leurs possessions territoriales. Car dans une société engagée dans un processus concurrentiel de ce genre, celui qui n'agrandit pas ses domaines s'expose automatiquement à les voir diminuer si ses ambitions se limitent à conserver ce qu'il possède. Une fois de plus, on note les effets de la pression à laquelle cette société est exposée à tous les niveaux : elle pousse les seigneurs féodaux les uns contre les autres et déclenche le mécanisme monopolistique. »

Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*

Pour Norbert Elias, il y a un mécanisme qui explique le déroulement de l'histoire humaine qu'il appelle le **mécanisme monopolistique**. Il est basé sur la compétition et naît de la propriété terrienne (une réserve qui permet la socialisation du travail entraîne également l'apparition d'une caste de guerriers). Ces guerriers, qui se sont spécialisés dans l'exercice de la violence parce qu'il faut défendre les réserves, vont aussi former des États en retournant cette violence à l'intérieur de la société, ce qui permet de soumettre cette société à leur propre régulation.

Remarque : il s'agit là d'une autre différence majeure entre les sociétés préhistoriques et les sociétés historiques. Dans les sociétés historiques, il y a un monopole des armes (elles ne peuvent être utilisées que par une classe sociale) tandis que dans les sociétés préhistoriques, tous portent les armes.

Les familles qui ont acquis le monopole de la violence et du pouvoir sur un territoire donné vont entrer en concurrence avec leurs voisins. Cette entrée en compétition ne renvoie pas à un choix : elle est nécessaire pour préserver le territoire.

Ce mécanisme monopolistique est encore à l'œuvre à notre époque (la Seconde Guerre Mondiale est une guerre territoriale entre les États-Unis et l'URSS ; les deux guerres du Golfe ne visent qu'à la conservation des ressources qui s'y trouvent).

L'histoire de l'humanité est donc à la fois linéaire et circulaire :

- Du côté de la linéarité, il y a le progrès technique (« en transformant la nature, l'être humain se transforme lui-même », Marx) ; ce n'est pas une vue de l'esprit puisque l'évolution technique a même changé la forme de notre corps, a transformé notre rapport à la divinité. En résumé, il y a bien une histoire linéaire de l'humanité au niveau du développement techno-scientifique.
- Du côté de la circularité, Shakespeare avait dit « l'histoire humaine, c'est un récit raconté par un idiot plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien ». On peut en effet ramener l'histoire à une bataille entre fourmilières : les civilisations sont des structures humaines qui grossissent en dévorant les plus petites, s'effondrent sous leur propre poids, et le mécanisme recommence.

Chacune de ces civilisations se définit comme bonne, juste et vraie. Elle se présente comme le lieu où l'humanité enfin est réalisée (l'Empire Romain et la promotion de la citoyenneté romaine ; les États-Unis « pays de la liberté » ; la France « pays des droits de l'homme »). Dans le même temps, les forces d'opposition à la civilisation sont caractérisées comme mauvaises, infra-humaines (le terrorisme).

### C) L'idée philosophique d'un sens de l'histoire

La linéarité du temps peut être interprétée comme une flèche, la croissance, l'épanouissement progressif d'un ordre, d'une harmonie. Trois philosophes ont défendu cette idée : Kant, Hegel et Teilhard de Chardin.

#### 1) Kant : derrière l'apparente absurdité de l'histoire humaine, n'y a-t-il pas une finalité de la nature ?

Il est possible, selon Kant, d'affirmer que l'histoire de l'humanité est en fait une histoire unique, universelle, dans laquelle on voit peu à peu l'homme se rapprocher d'une

« constitution politique parfaite à l'intérieur et, dans ce but, également parfaite à l'extérieur, en tant que le seul état de choses où la nature puisse développer complètement dans l'humanité toutes ses dispositions. (...) Par le truchement des guerres, de leur préparation excessive et incessante, par la détresse que, de ce fait, chaque État doit intérieurement ressentir, pour finir, même en temps de paix, la nature pousse les États à faire des tentatives au début imparfaites, pour en fin de compte, après bien des désastres, bien des naufrages, voire un épuisement interne général de leurs forces, en arriver à ce que la raison aurait pu leur dire sans qu'il leur en coûtât d'aussi tristes expériences : sortir de l'état dépourvu de lois propres aux sauvages, pour entrer dans une Société des Nations dans laquelle chaque État, même le plus petit, pourrait attendre sa sécurité et ses droits, non de sa propre force ou de sa propre appréciation juridique, mais uniquement de cette grande Société des Nations. »

Kant, *Idée d'une histoire universelle selon le point de vue cosmopolitique*

Kant juge l'être humain perfectible. Or, toute l'histoire de l'espèce humaine repose sur une évolution. L'histoire de l'humanité peut représenter un projet de la nature de mener à terme cette perfectibilité. De ce fait, les sociétés humaines, si l'on suit la logique de la nature, ont pour but de peu à peu apprendre à s'organiser sans la contrainte, de mettre fin à l'insociable sociabilité humaine. Tous les individus d'une société doivent donc progressivement atteindre une harmonie au sein d'un État, en abolissant toute pratique inégalitaire et en se dotant d'un régime et d'une constitution parfaitement démocratiques. Enfin, entre les États même devra exister une législation pour mettre fin aux conflits entre les hommes. C'est, selon Kant, le but ultime de la nature tout au long de l'histoire. Mais les sociétés humaines se sont-elles réellement achevées avec la création de l'ONU en 1945 ?

Le bémol du commerce international dans la paix universelle :

En fait, le commerce international, les normes internationales sont faussées par la pression des États les plus puissants. En réalité, le commerce international n'est pas libre : les règles du jeu sont fixées par les États les plus puissants.

Pour devenir puissants, les États sont obligés de développer l'intelligence de leurs citoyens :

L'exemple de la Corée du Sud qui a investi dans l'éducation de sa population parce qu'elle sait que c'est une des clés de la réussite.

Le développement des armées rend la guerre de plus en plus risquée :

La guerre froide est un bon exemple d'équilibre des forces.

## 2) Hegel et Teilhard de Chardin

Dans la deuxième partie du cours, nous verrons ainsi que l'histoire, comme l'art, est systématiquement manipulée par les civilisations en vue de se glorifier elles-mêmes. C'est une des difficultés du métier d'historien : résister à la pression du pouvoir politique.

## II Les difficultés du métier d'historien

### A) L'histoire n'est pas une science comme les autres

Le mot « science » renvoie à l'activité de connaissance de la réalité par l'esprit humain. On distingue les sciences naturelles (physique, chimie, biologie) des sciences humaines (psychologie, sociologie, histoire).

Les sciences humaines sont beaucoup moins exactes, précises, rigoureuses que les sciences de la nature parce que leur objet d'étude, l'être humain, est si complexe qu'il est difficile d'en faire un objet d'expérience (malgré celle de Milgram).

Dans la physique, on peut observer et mesurer des phénomènes naturels si simples qu'ils sont reproductibles à l'identique. Mais l'être humain est un phénomène si complexe qu'on ne peut jamais obtenir de lui les informations précises et reproductibles que nous donne la matière. Les sciences naturelles et les sciences humaines n'ont donc pas le même rapport aux faits.

La constitution d'un fait est donc extrêmement complexe dans les sciences humaines. Mais le problème se corse lorsqu'on s'intéresse aux faits historiques.

#### 1) Premier problème : pas de faits, des témoignages

En effet, ces faits ne parviennent à la conscience de l'historien que par le biais de témoignages. L'historien ne prend donc pas connaissance de l'événement de manière directe mais par l'intermédiaire d'une autre conscience. C'est pourquoi le travail d'historien est un travail d'enquêteur qui regroupe les témoignages pour en faire la critique.

Remarque : c'est aussi pour cela que les mémoires (comme celles du Général de Gaulle) ne constituent pas des travaux d'historien mais des travaux pour l'historien. Les mémoires sont en effet profondément marquées par la subjectivité de leur auteur.

#### 2) Deuxième problème : le temps historique a plusieurs dimensions

Le deuxième problème de l'historien, c'est qu'il ne peut pas isoler les faits les uns des autres. Fernand Braudel a ainsi montré qu'il y a trois grands niveaux de lecture d'une réalité historique :

- l'histoire de courte durée (histoire événementielle) : elle envisage l'histoire comme une suite d'événements
- l'histoire de moyenne durée : l'histoire des États ou de l'évolution des unités politiques
- l'histoire de longue durée : le temps long dans lequel on va décrire toute une civilisation

### 3) La nécessité de trier : abondance de témoignages (le problème des archives)

### 4) Des faits passés, il ne reste que des traces

Donc, le premier problème, la première difficulté du métier d'historien, c'est qu'il y a un long chemin des archives jusqu'aux faits. Todorov montre ainsi qu'il y a un premier écueil pour l'historien : la difficulté d'établir la vérité d'adéquation (correspondance entre le discours de l'historien et le fait). L'historien a donc un premier travail d'interprétation à faire, il doit chercher ce qui a vraiment du sens dans les archives car les archives n'ont pas de sens par elles-mêmes.

Mais une fois que cette adéquation est établie, une fois que le fait historique est constitué, l'historien n'a pas encore dit grand chose : il n'a qu'une collection de faits qui ne sont pas reliés entre eux. Les plus grands historiens sont justement ceux qui maîtrisent l'art de relier les faits entre eux et ainsi de raconter l'histoire, de la rendre lisible. Ce travail d'interprétation consiste alors à établir les causes et les effets. C'est ce que Todorov appelle la vérité de dévoilement. Mais ce dévoilement repose en partie sur la subjectivité de l'historien et notamment de la perspective, du point de vue qu'il choisit (par exemple, sur les États-Unis, la divergence entre André Kaspi et Howard Zinn dans *une histoire populaire des États-Unis*).

André Kaspi et Howard Zinn sont deux historiens très rigoureux par rapport à la vérité d'adéquation et pourtant ce qu'ils nous dévoilent des États-Unis est très différent.

Kaspi insiste sur la construction de l'État et de la société américaine dans son ensemble.

Zinn choisit un point de vue beaucoup plus précis : celui du peuple, de la population, et notamment des parties les plus défavorisées de la population.

Or, il s'agit de deux historiens de grande valeur.

On peut donc dire que l'histoire est faite à la fois d'objectivité et de subjectivité. Ce qui est objectif, ce sont les faits ; ce qui est subjectif, c'est le travail pour relier ces faits et choisir une perspective.

## B) Le rapport problématique entre le métier d'historien et la construction sociale d'une mémoire collective

Jusqu'au début du 20ème siècle, l'histoire objective n'était pas la priorité des historiens. Ils étaient avant tout des mémorialistes, c'est-à-dire des professionnels chargés par le pouvoir, par l'État, de constituer la mémoire collective grâce à laquelle on pourrait renforcer l'unité nationale.

L'histoire critique, détachée du contexte politique, ne se développe donc qu'au 20ème siècle, mais elle a deux ancêtres illustres : Thucydide et Hérodote. Hérodote déclare en effet qu'il veut mener une enquête pour établir les hauts faits des Grecs et des

barbares. On voit ici apparaître un souci de neutralité.

En fait, il y a une tendance des sociétés humaines à vouloir glorifier leur propre passé et dévaloriser l'histoire des autres nations (ethnocentrisme). L'ethnocentrisme introduit donc un biais dans la manière dont les êtres humains perçoivent le passé.

Remarque : dans les sociétés préhistoriques, le mythe fondateur fait la même chose. Il dévalorise les autres cultures et met la tribu au centre de l'univers.

La manipulation de l'histoire à des fins politiques est donc en premier lieu caractérisée par l'introduction du manichéisme dans la lecture des événements historiques.

Ainsi, lorsque le politique parle des événements passés, il va introduire des concepts manichéens pour imposer une certaine vision du développement historique. Chomsky, dans son œuvre *Les États manqués* (deux concepts fabriqués par l'administration Bush qui furent ensuite repris par les grands médias américains), dénonce les éléments de langage utilisés par le pouvoir politique américain.

Les éléments de langage renvoient à une certaine manière de nommer des problèmes politiques, des acteurs, qui va permettre de produire une certaine image, une certaine représentation dans la conscience des citoyens.

Exemple : *The failed States*

La définition officielle des « États manqués » (élément de langage) désigne les États « mauvais » parce que :

- ils ne respectent pas le droit international
- ils utilisent la violence contre leur propre population

La liste officielle des États manqués émise par l'administration américaine comporte l'Afghanistan, l'Irak, Cuba, l'Iran, la Syrie, la Libye,...

Première remarque : l'un des États qui correspond le mieux à cette définition, c'est l'Arabie Saoudite, pourtant, elle n'apparaît pas dans la liste parce qu'elle est alliée des États-Unis.

Deuxième remarque : Chomsky montre que les États-Unis eux-mêmes correspondent à la définition de l'État manqué (*patriot act* : négation des droits fondamentaux de l'individu).

L'administration américaine a menti au monde entier en déclarant que l'Irak possédait des armes de destruction massive. De plus, Cuba est sous un embargo américain illégal selon le droit international.

Le terrorisme comme élément de langage : les Organisations Non Gouvernementales qui tentent de déstabiliser les États en exerçant une violence in-discriminée (c'est-à-dire à la fois sur les militaires et les civils), le but étant de remplacer Républiques et Démocraties par des dictatures fanatiques.

Le terrorisme objectif : garder la même définition et y ajouter « ... et qui nuit aux intérêts stratégiques de l'État qui appelle ce groupe terroriste ».

Dans la pensée géopolitique américaine actuelle, différents concepts ont fait leur apparition qui renvoient à cette nécessité pour l'État de maîtriser la représentation que les individus se font du passé proche et lointain : *The Main Stream* désigne la direction principale dans laquelle les consciences d'un pays s'orientent à un moment donné. L'un des rôles du système d'information, c'est de contrôler ce courant et de fabriquer la

direction de l'opinion publique (Noam Chomsky « la fabrique du consentement »).

La maîtrise de l'histoire fait ainsi partie de ce qu'on appelle le *soft power*.

Ce qui fait la différence entre une dictature et une république à ce niveau, c'est que :

- dans la dictature, il y a une très simple maîtrise de l'opinion (interdiction, recours systématique à la violence)
- dans la république, il y a bien un courant principal mais il y a une pluralité de l'information : place laissée aux courants alternatifs... tant qu'ils ne prennent pas trop de place.